

LES JEUX DE L'IMAGINAIRE ET LE TRAVAIL DE L'EDUCATION

L'Imaginaire tend, aujourd'hui, à devenir, à son tour, objet de science. En quelques décennies les politiciens et les marchands ont, sans doute, plus œuvré pour cette reconnaissance, (en voulant l'exploiter à travers la propagande, la publicité, les sondages et, plus généralement, le jeu des médias, l'information et la désinformation, ils en ont postulé et quasiment démontré la réalité au moins opératoire), que les poètes ne l'ont fait durant les siècles passés. Si l'intérêt d'une telle approche n'échappe plus guère aux psychothérapeutes et, plus généralement, aux cliniciens, en quoi les formateurs, les enseignants, les éducateurs peuvent-ils se sentir concernés ?

I) IMAGINATION ET IMAGINAIRES

L'Imagination.

- Imaginer, c'est, essentiellement, se représenter quelque chose. Mais la notion de représentation, à laquelle nous renvoie cette définition liminaire, est, elle-même polysémique. Au sens psychologique et philosophique, plus précis, la représentation est, certes, l'idée, plus que l'image, que l'on se donne de quelque chose, abstrait, en quelque sorte, à partir de l'expérience sensible. Mais la représentation est, encore, ce qui est donné à voir à un public, c'est à dire un spectacle conçu, réalisé, organisé à cette fin (théâtre, cinéma, music-hall). Enfin, représenter quelqu'un (en justice, par exemple), c'est se substituer à lui pour en tenir lieu, pour remplir une fonction précise ou pour exécuter une action. Nous sommes actuellement dans le cadre d'une démocratie représentative. La notion de présence est effectivement contenue dans l'idée de représenter. Ces significations s'enchevêtrent toujours, plus ou moins, dans les différents usages, et tendent à se compléter mutuellement plus qu'à se contrarier. Ainsi Shakespeare, plaçant ces mots en exergue d'une de ses pièces : "The reader must play this show on the theater of his own mind" fait explicitement appel à l'imagination du contemplateur pour donner au texte littéraire le relief dont il a besoin. Ainsi, Laplanche et Pontalis définissent, de leur côté, le fantasme, dans leur Vocabulaire de la Psychanalyse, comme "le scénario imaginaire où le sujet est présent", figurant l'accomplissement d'un désir, en dernier ressort inconscient. Cette capacité de se représenter, de se donner à voir, de figurer quelque chose implique déjà une rupture, une dérivation, (donc, nous le verrons plus loin, une forme de négation), par rapport au jeu plus immédiat des impressions sensibles. La mémoire y est bien évidemment associée. Il devient, désormais, possible d'évoquer, de recréer, de transformer des impressions anciennes, des souvenirs, des traces mnésiques. La rêverie, encore articulée à l'expérience vigile comme à l'activité volontaire, ou le rêve, essentiellement tributaire d'une vie psychique inconsciente, le montrent, chacun à sa manière. Imaginer, c'est donc, déjà, traiter de l'information préalablement recueillie et stockée. Une imagerie cybernétique et systémique parlerait, ici, à juste titre, de la fonction d'une boucle de dérivation. Il convient, enfin, de remarquer, pour cette caractérisation sommaire de l'imagination, son type d'expression volontiers ludique, c'est à dire que les activités de jeu, sous toutes leurs formes, avec les différentes fonctions qui peuvent s'y exercer, constitueront bien le domaine de prédilection des manifestations de la fantaisie.

- Imaginer, c'est ensuite, et de façon, alors, plus systématique, juxtaposer, combiner, articuler, synthétiser des images ou des idées pour les reproduire en les figurant, ou pour en tirer des rangements ou des arrangements différents, alors perçus ou définis comme nouveaux (innovations). Peut-on, d'ailleurs, parler légitimement d'invention à cette occasion? Nous serions personnellement tentés de répondre par la négative à cette question. Le terme de découverte, qui lui a été, si longtemps, synonyme, avec les acceptions parentes de dévoilement et de révélation, nous semble plus approprié. Le traitement de l'information, dont nous parlions précédemment, est, ici, spécifiquement combinatoire. Les combinaisons dites "nouvelles" ne le sont que du point de vue de leur apparition ou émergence. Elles étaient déjà impliquées (au sens logique de ce dernier terme) dans l'axiomatique (ou, si l'on préfère, le système de données) dont elles procèdent. L'examen et l'analyse des possibles, dans une perspective logique ou technologique, correspond bien à une telle mise en oeuvre de la fonction imaginative.

- Mais, Imaginer c'est, peut-être, encore, à un niveau plus radical, moins structuré, et paradoxalement plus élaboré, créer, en fonction de l'expérience acquise et actuelle, autre chose que ce qui était déjà là, préexistant, disponible ou encore ignoré. C'est, en fait, un autre type d'ordre, par rapport à l'ordre antérieurement reconnu qui en résulte alors. C'est seulement à ce type d'activité que nous proposons de réserver les termes d'invention et de création (qu'il s'agisse de domaines scientifique, artistique, philosophique ou politique). Pour reprendre l'image des combinatoires ou axiomatiques précédentes, le processus d'axiomatisation dont parlent les mathématiciens et les logiciens nous semble représentatif de l'invention. Le phénomène de rupture (l'hétérogénéité) y est beaucoup plus accentué que dans les variantes internes à un système restant dominé par son homogénéité. L'approche traditionnelle de l'Imagination distinguait bien, en effet, entre "imagination reproductrice" et "imagination créatrice". De même, les recherches psychologiques contemporaines s'intéressent à des formes de pensée convergentes ou divergentes (dans une perspective plus technologique que scientifique, il est vrai, puisqu'il s'agit, le plus souvent, d'y chercher les conditions d'une créativité, en laquelle je verrais plutôt, comme pour l'innovation, un "ersatz" de création).

Le destin d'une telle capacité (déjà observable chez certains animaux, au moins durant leur sommeil, mais incontestablement beaucoup plus développée chez l'homme) et des productions qu'elle suscite n'est pas sans rappeler ce qu'Esopé disait, déjà, de la langue : la meilleure et la pire des choses. Ainsi écartelée entre possibles et chimères, entre simulation et fiction, la "folle du logis" éveille en nous une foule d'ambivalences au même titre, justement, que l'obscur objet du désir. Si bien rarement, au cours de l'Histoire, on prétend la porter au pouvoir, plus conformément à notre patrimoine culturel, Pascal en fait une maîtresse d'erreur et de fausseté. La rupture d'avec le sensible qui la caractérise psychologiquement la rendra vite, philosophiquement parlant, antinomique à la réalité (Sartre). De là à lui voir enfanter des monstres, dès le sommeil de la raison, il n'y a qu'un pas, vite franchi. Si quelques mathématiciens et logiciens des sciences lui ont reconnu, sous forme d'intuition ou de sentiment quelque part dans l'invention, le plus souvent elle est renvoyée, comme à des ténèbres extérieures, aux domaines des Arts et des Lettres où le fantastique, l'irrationnel et le sacré ont conservé Droit de Cité. C'est, alors, le malin génie dont s'aide le philosophe, la Muse des poètes, l'inspiration venant des Dieux qui, comme l'écrivait Paul Valéry, nous donnent parfois le premiers vers, en nous laissant le soin de façonner les suivants. Tantôt évasion ou refus pur et simple de la réalité, tantôt quête d'un plus-être, à travers la culture éniivrante de la

fiction, parfois, aussi, acceptation dérisoire d'un moins-être, avec le simulacre ou la facticité, ce vagabondage de l'esprit, en lui même comme autour du monde extérieur, qu'entreprend l'imagination vise aussi à transformer ces univers. Si l'opposition (dialectique) à la réalité est certaine, la relation à la vérité est déjà beaucoup plus ambiguë. Ainsi se comprend peut-être la très belle expression de Jean Cocteau : le poète est un mensonge qui dit toujours la vérité. Imaginer, effectivement, c'est encore anticiper.

L'imaginaire.

- Lorsque des spécialistes des Sciences de l'Homme et de la Société forgent, pour leurs besoins propres, la notion plus technique d'Imaginaire (1) on est en droit d'attendre une terminologie désormais plus précise. En fait l'oscillation bipolaire entre la reproduction et la création se maintiendra à travers les théories concurrentes de Lacan et de Castoriadis.

- Pour la première, l'imaginaire est, en effet, l'une des trois composantes d'une triade spécifique au corpus psychanalytique, et notamment à la pensée de Jacques Lacan, qui en a systématisé l'usage, figurant, dans une théorie de la constitution du Sujet, le fonctionnement idéal, sinon idéal (imaginaire?), de l'appareil psychique. L'"Imaginaire" est, ainsi, dialectiquement articulé au "Réel" par la médiation d'une troisième instance : le "Symbolique". Ces trois termes conservent évidemment quelque chose de leur sens initial (imagination pour imaginaire, symbole pour symbolique, réel pour réalité), en le précisant, toutefois, dans le cadre d'une théorie (axiomatique) qui se veut nécessairement plus rigoureuse que le langage trivial. Ainsi, l'"imaginaire" conservera son caractère foisonnant, luxuriant, confus, enchevêtré tandis que le "réel" se différencie du "Sujet" pensant et s'y oppose en lui résistant. De son côté, le "symbolique" garde la caractéristique d'un lien, d'une mise en relation d'éléments séparés, conformément à l'étymologie du mot symbole. Dans la théorie de Lacan le sujet va s'établir, se construire, s'instituer en devenant une quatrième instance à partir du jeu des trois autres ("moi-enfant", père, mère comme figures plurielles de l'autre), avec toutes les difficultés d'une telle différenciation. L'entrée dans la vie et dans la Société, objet de toute éducation et, du fait des carences ou des impropriétés de celle-ci, de la cure psychanalytique, dépend d'une évolution favorable de ce repérage-confrontation-construction, coïncidant avec la liquidation de l'"Oedipe". Tandis que dans ce jeu d'instances, nécessairement conflictuel, l'"imaginaire" est l'axe selon lequel les investissements psychiques s'effectuent, s'échangent, entre la place du "moi" et la place de l'objet du désir, le "symbolique" est l'axe de la mise en relation avec l'autre, et, par là, avec lui-même. C'est donc lui qui va instituer le sujet dans l'ordre du langage (langage des parents, culture, puis langage propre du sujet marqué par son Histoire). L'"imaginaire" se délivre à l'enfant à travers l'expérience idéale du "miroir". C'est ce "stade" qui va permettre l'unification, dans une représentation globale, de ce corps-être, jusque là morcelé, fragmenté, épars. Mais, corrélativement, cette intuition, constitutive de la personne du sujet, va être significative de l'absence, et, par conséquent, du manque, scellant le caractère indissociable de la béance du désir, de la Mort et de l'existence. On comprend que dans la perspective de Lacan, beaucoup plus que chez Freud et ses premiers disciples, la guérison éventuelle de troubles psychiques n'est plus la visée principale de la cure. Il s'agit bien plutôt d'accéder, par une forme d'ascèse, d'exigence, à une vérité, à une forme de pensée plus scientifique, moins dépendante d'un imaginaire qu'on ne saurait, certes, réduire totalement mais, qui, par la médiation du symbolique, reste tout de même accessible à une démarche

d'élucidation. Comme l'imaginaire s'est constitué (révélé) au "stade du miroir" en tant qu'instance propre, il restera foncièrement, irremédiablement, spéculaire, leurrant, illusoire, contre partie pauvre, en dépit de sa luxuriance, d'un impossible réel, toujours hors de notre portée, parce qu'indifférent à notre temporalité propre. Ainsi, Lacan se rattache incontestablement à une tradition apollinienne (2) de lecture de l'imaginaire, tendance dominante dans notre culture depuis l'antiquité. Comme chez Descartes ou Sartre, en dépit des apparences, il s'agit d'œuvrer intellectuellement pour une plus grande transparence de ce qui se dérobe à nous en s'affirmant comme opaque. Seule la réarticulation convenable de ces différentes instances, provoquée et guidée, plus ou moins orthopédiquement, dans la cure, permettra la construction d'un sujet finalement moins aliéné, parce que, justement, au fait comme au faîte de son irréductible aliénation. Si comme le veut, par ailleurs, Kostas Axelos tout est jeu dans le "Jeu du Monde", il s'agit, ici, d'apprendre à jouer convenablement de sa structure plutôt que de se contenter d'en être joué. Il faut, alors reconnaître que le poids de la fatalité, à travers le déterminisme de la structure, reste excessivement lourd dans une telle pensée. Paradoxalement, avec elle, la psychanalyse qui s'était, à l'origine, instituée comme une démarche de libération, contemporaine si ce n'est proche parente du sur-réalisme, retrouve, en la stylisant, peut-être, la notion de Destin.(3)

- Pour Cornelius Castoriadis, lui aussi psychanalyste mais, complémentairement, durant de nombreuses années, militant trotskyste et historien du mouvement ouvrier, l'imagination radicale et l'imaginaire social sont encore très en amont d'un imaginaire spéculaire-reproducteur comme celui de Lacan. Source inépuisable et toujours indéterminée de significations, il est tout autant social qu'individuel à travers les pratiques et le jeu propre des institutions. C'est, alors, la notion de magma qui va le mieux caractériser ce foisonnement illimité de significations qui se créeront et se développeront dans les flux représentatifs, affectifs, intentionnels des interactions humaines comme dans le fleuve ouvert du collectif anonyme en tant que faire social-historique. L'imagination radicale et l'imaginaire social se conforteront et s'articuleront, ainsi, par le jeu d'un "double étayage" pour sécréter tout ce qui est justement imaginable : le chimérique, les mythes, la fiction, l'utopie, nos rêves comme nos projets et, plus généralement les représentations de ce que nous conviendrons d'appeler et de reconnaître réel, dont les théories scientifiques elles-mêmes. Histoire et temporalité sont les conditions et les moyens de cette genèse. L'altération, le changement, sont indissociable du Temps qui les permet et contribue à leur élaboration-perlaboration. Ainsi, il n'est jamais de production de sens qu'à travers et par l'Histoire. On le voit bien, ici, l'imaginaire n'est pas image de mais "création incessante et essentiellement indéterminée (social-historique et psychique) de figures/formes/images à partir desquelles seulement il peut être question de 'quelque chose'." C'est la capacité imaginante, foncière, de poser ou de se donner, de figurer, par la représentation, quelque chose qui n'est pas, qui n'est pas encore. Plus encore qu'elle n'appartient au sujet, elle est le sujet qui se fait, ainsi, constamment autre qu'il n'est et se pose dans et par la position de figure tout en dépassant toute figure déjà donnée.(4) En aval, les significations seront reprises et travaillées par une logique ensembliste-identitaire, forme dominante de la pensée héritée, pour constituer une combinatoire. Le caractère de rupture (et de négation) de l'imaginaire s'affirme, tout à la fois, non seulement par rapport au sensible mais encore par rapport à l'établi, à ce qui était déjà là. Comme les analystes institutionnels, inspirés précisément par Castoriadis, l'ont bien montré : il y a toujours au moins les potentialités de forces instituant antagonistes au poids de l'institué

dans l'institution. On peut parler, en ce sens, de création et de changement sociaux au sein d'une société instituante.

On le comprend sans peine, à travers ces théories de l'imaginaire, ce ne sont pas, seulement, des différences de champs, d'approches disciplinaires et de méthodologies qui sont en cause. Ce sont plus essentiellement encore des "visions du monde", des "cosmogonies" et, par conséquent, les idéologies qui en découlent, qui se confrontent. On pourrait presque parler, ici, de cultures, en définissant justement l'imaginaire comme la "matrice de signes" qui va être à l'origine de la trame culturelle (toujours inachevée et toujours en devenir) à partir de laquelle s'élaboreront et se tisseront les "humanités" d'une "culture cultivée" (P.Bourdieu), ou leurs équivalents dans d'autres cultures. Ce qui nous semble le mieux spécifier, l'une par rapport à l'autre, ces deux visions du monde et les théories qui les contiennent (en leurs différents versants scientifique, poétique et politique), c'est le statut qu'elles confèrent à la création et les incidences qui vont en découler par rapport à la définition du réel (nous retrouvons bien l'axe bipolaire mentionné supra, présent dès l'étymologie).

- Pour la première, plus conforme aux traditions ontologiques de la pensée héritée, la création n'est que découverte, révélation, dévoilement de ce qui était déjà là, préexistant, mais restait caché, inaccessible à notre conscience, faute d'outils adéquats. Le réel est vraiment l'au-delà du sujet. Ce dernier n'est toujours que créature(5), limité aux seules ressources et aux aménagements de son intelligence ainsi qu'à la connaissance la plus juste possible des pièges dans lesquels il s'inscrit et se construit. La place du temps et de l'Histoire dans l'univers du sujet a pour fonction de permettre ce dévoilement nécessairement progressif puisque lié aux méandres d'une combinatoire qui ne se donne à connaître que comme un labyrinthe. Par contre, les métaphores l'attestent, il y a hypertrophie de l'espace. L'idéal de transparence sur lequel nous avons déjà insisté, ailleurs (6), en découle.

- Pour la seconde, si les limites vécues restent bien indéniables à chaque moment de l'Histoire pris en considération, ces limites ne sont pas essentiellement ni éternellement figées. Elles bougent dans le Temps. L'homme individuel et collectif se fait à travers le "faire social-historique". Il est toujours inachevé et, par conséquent, toujours en cours de création, "totalisation en cours", selon la formule de Sartre. L'homme s'invente(7), tout au long de son Histoire, par tout ce qu'il fait, et la modification du réel dépend justement de cet imaginaire à la source de la conception de ses pro-jets (pour la réalisation desquels les logiques de type ensembliste-identitaire demeureront, bien entendu nécessaires). Nous nous trouvons évidemment dans une perspective plus socialiste.

Entre ces deux théories se joue, au fond, le drame théologique de l'Homme déchiré entre sa conscience d'avoir été créé et son désir de devenir, à son tour, créateur. Tout au long de l'Histoire, ce dernier ne parvient pas à s'assumer. Sitôt posé, il se renie. A partir de Valentin, la tradition gnostique illustre bien cette ambivalence. Puisque l'Homme s'est orgueilleusement arrogé le droit de créer le monde, à travers la "sophia", et doit bien reconnaître le "ratage" qui résulte d'une telle ambition, il lui faut retrouver l'humilité et invoquer le recours à un "Sauveur" transcendant. C'est, aussi, dans les temps modernes, la question politique par excellence.

Une fois ce repérage-différentiation-distinction posé il devient plus aisé de considérer, sans de trop grands risques de confusion, les théories de Lacan et de Castoriadis comme complémentaires, de certains points de vue. Celle-ci s'intéresse à l'homme social-historique, en interaction, dans ses dimensions aussi bien économiques et politiques que psychologiques, tandis que celle-là se limite au

monde clos du sujet dans ses rapports au sens (position clef de tous les structuralismes) et à l'inconscient. Les deux lectures restent nécessaires : celle qui aide à comprendre la construction du sujet, dans le cadre de la rationalité occidentale, et, au delà, le patrimoine, capital culturel de l'homo sapiens (cf G.Durand :Les structures anthropologiques de l'imaginaire); celle qui nous propose de dégager du jeu complexe des significations une intelligibilité de la constitution de la société et de la part qu'y tient l'homme collectif.

Ainsi, la façon de voir l'imaginaire, la nature et les fonctions qu'on lui prête, a, donc, considérablement changé au cours des siècles. D'ignoré-marginalisé-répudié, par rapport à la rationalité triomphante des "Lumières", il devient reconnu-fondamental-assumé. Alors qu'on supposait, hier encore, dans la "fantaisie", la marque indélébile et pauvre de nos origines primitives, ou, tout à l'opposé, le signe de la transcendance, le sceau du sacré (8), il semble qu'on puise y discerner, aujourd'hui, le propre de l'homme, le fond et la matrice de toute culture, l'objet anthropologique par excellence (G.Durand). Du mystère on est, en quelque sorte passé, à travers l'hypothèse d'un "double-fond, encore opaque, mais déjà voué à une transparence prochaine, à l'image d'un "magma", matière première et principe de toute création intellectuelle. Nous nous accordons, donc, tout à fait avec la perspective historique prêtée au concept par R.Barbier, dans ce même numéro. Au demeurant, la tenue d'un Colloque sur "L'imaginaire dans le changement historique et social" (9), organisé les 14 et 15 décembre derniers par le Centre de Recherches sur l'Imaginaire (CRI), dans le cadre de Greco 56 (C.N.R.S.), témoigne d'une telle évolution dans le périmètre même de la Cité Savante. L'intérêt de la reconnaissance d'un tel "champ", ou de la construction d'un tel "objet" est, sans doute, de permettre d'envisager de jeter des ponts entre des domaines jusque là réputés incommunicables parce qu'hétérogènes, Arts et Sciences notamment. Dans le cadre des sciences humaines et sociales, l'articulation entre rationnel et irrationnel, conscient et inconscient, particulièrement nécessaire pour l'intelligibilité de pratiques, toujours chargées d'imaginaire, dépend incontestablement de ce type d'approche transversale. Plus qu'un objet spécifique, c'est un champ extrêmement vaste qui s'est ouvert à l'investigation. Ses contenus très divers (mythes, légendes, fables, contes, idéologies, croyances, rêves, rêverie, acting out, lapsi, hallucinations, délires, transe, états mystiques, etc) intéressent de nombreuses disciplines (littérature, philosophie, psychologie, psychanalyse, psychiatrie, psychologie sociale, sociologie, anthropologie, ethnologie, histoire, etc). L'analyse de telles données ne peut être évidemment que multiréférentielle. La science moderne se fait, par la force des choses complémentariste. Gaston Bachelard n'allait pas au delà d'un parallélisme qu'il montrait, cependant, aussi évident que nécessaire entre imaginaire et pensée logique. On se rapproche, peut être, davantage, maintenant, de l'espérance poétique d'un "point gamma" de réconciliation, de "reliance" (10) entre l'intérieur et l'extérieur du sujet, le conscient et l'inconscient, le réel et l'imaginaire, exprimée par le surréaliste André Breton. La prise en compte d'une dimension poétique dans les Sciences Anthro-sociales (K.Axelos, C.Castoriadis, R.Lourau, R.Barbier; également présente chez E.Morin), effectue bien un pas important dans ce sens. Ces différences notables de perception nous semblent tenir également à la mutation en cours de nos formes de pensée scientifique comme aux savoirs particuliers résultant d'une réflexion sur l'exercice des pratiques sociales. Au niveau de celles-ci (thérapie, éducation, formation, travail social, militance politique, etc), il faut, surtout comprendre que les différents concepts et notions dont nous avons fait état :

l'imaginaire, le réel, le symbolique, le sujet, l'imaginaire social n'ont de sens que relativement, corrélativement, les uns par rapport aux autres. Aucune de ces instances ne peut, sans pathologie, fonctionner de façon autonome. Ce serait, alors, la reification, la fausse conscience (J.Gabel(11)). Pour nécessaire qu'elle reste, du point de vue de l'intelligibilité théorique, l'opposition catégorielle : imaginaire/réel est pratiquement démentie. Nous voici bien éloignés de Sartre et d'Alain ! Ce qui était, il y a quelques siècles, réverie ou objet de railleries et d'incrédulité parce que chimérique : voler, aller dans la lune a fait place à des faits scientifiquement contrôlés. Le mythe d'Icare est devenu réalité au prix d'un travail de l'esprit (en ses formes individuelles et collectives) approprié. L'impensable d'hier est pensé aujourd'hui. Il ne viendrait, certes, à personne l'idée de contester le caractère de "fiction" de bonne qualité de "West side story". C'est pourtant une clef de lecture parfaitement adéquate pour le comportement des gangs de jeunes adolescents dans les cités modernes. "Orange mécanique" est, à cet égard, tout aussi représentatif. On se souvient évidemment du sort des "fictions" prémonitoires d'un Leonard de Vinci ou d'un Jules Verne. Que penser, alors, du Brave new world d'Aldous Huxley ou de 1984 d'Orwell ? C'est la redoutable question de l'utopie ! A la fin du siècle dernier, Theodor Hertzl écrivait Si vous le voulez, ce ne sera plus une légende. L'assassinat du prêtre polonais Popiulesko par des membres de la Police d'Etat, teleguidés de très haut ou de plus près, appartient il à une "realpolitik" ou ressort-il d'une fantasmagorie machiavélique ? Comment classer les actions terroristes les plus spectaculaires ? Le meurtre d'un touriste maghrébin dans le rapide Bordeaux-Paris, l'an dernier, par des candidats légionnaires avinés, n'est-il pas, non plus, le produit très réel d'un passage à l'acte directement issu d'une idéologie fantastique ? N'en va t-il pas de même pour le mitraillage d'ouvriers turcs ou pour la mise à mort d'une propriétaire juive par des jeunes gens ordinairement bien tranquilles ? Violence aveugle, usage de la torture, et, plus généralement, toute volonté totalitaire, radicale, de destruction de l'autre sont, ainsi, de l'imaginaire en acte. Dans des conjonctures adéquates, cela peut donner Hitler, Staline ou Polh Pot. Mais il faut, simultanément, la réalité d'un terrain favorable où la fonction critique ordinaire n'a plus cours. On peut évoquer l'action de "services spéciaux", à propos de l'attentat contre Madame Gandhi ou à l'origine des flambées insurrectionnelles en Nouvelle Calédonie, mais ces "coups", s'ils ont bien eu lieu, ne pouvaient trouver leur efficacité que dans la mobilisation d'un imaginaire disponible. Si le racisme défend, le plus souvent, des intérêts précis, et relève bien, par conséquent, d'une lecture socio-économico-politique, il plonge également ses racines les plus profondes dans le fantasme et dans le mythe. L'oublier serait consentir à la méconnaissance du phénomène. Comment comprendre, autrement, l'obstination farouche du professeur Faurisson ? Nos quotidiens regorgent, maintenant, de rubriques du type : "Incroyable mais vrai !" ou "La réalité dépasse la fiction!". En fait, l'imaginaire et ce que nous convenons d'appeler le réel s'interpénètrent constamment. Encore faut il ne pas les confondre. Nous devons, ainsi, devenir capables de distinguer mentalement ce qui ne saurait être pratiquement séparé. C'est tout le problème! Il faut donc parvenir à se représenter ces différentes instances, tout à la fois opposées et reliées, dans un jeu dialectique hors duquel l'une ou l'autre hypostasiée, reifiée, entraînerait la "mauvaise conscience". Ce que les psychanalystes, à leur échelle, appellent l'articulation (plus que la substitution) du principe de réalité au Principe de plaisir, nous le nommerons, ici, dialectique. C'est peut être, là, le rôle de l'éducation que de favoriser la conquête d'une telle forme d'intelligence théorique et pratique. Comme le remarquait très justement Joseph Gabel : "On ne naît pas dialecticien, on le devient." Nous

ajouterons, pour notre part, on apprend, surtout, à le devenir.

II L'IMAGINAIRE DANS LES PRATIQUES EDUCATIVES

Dans la mesure où l'éducation a été longtemps confondue, dans notre culture, avec la pédagogie, quand ce n'est avec l'instruction ou l'enseignement, le rationalisme positiviste qui a toujours régenté ces derniers ne prédispose évidemment pas à la prise en compte des manifestations de la fantaisie dans les processus, à fortiori dans le système, éducatifs. Cependant, dans celui-ci comme dans ceux-là, l'imaginaire interviendra de façon souvent prépondérante. Il le fera d'autant plus, d'ailleurs, qu'il restera méconnu. Ce qui différencie profondément éducation et pédagogie, n'est ce pas, en effet, que l'une veut plus restrictivement l'amélioration des moyens de transmission des connaissances (savoirs et savoirs-faire) utiles à l'insertion sociale et à la vie professionnelle, tandis que l'autre a pour visée beaucoup plus large de permettre l'appropriation de la Culture, envisagée jusqu'en son devenir (comprenant évidemment ces mêmes connaissances mais aussi nombre d'autres composantes dont l'imaginaire et la cosmogonie qu'il inspire)? Maturation affective, autonomie relative, ouverture à autrui, solidarité, tolérance, sens des responsabilités, capacités créatrices en dépendent finalement beaucoup plus que de l'apprentissage et de l'instruction, usuellement entendus (12). Essayons, maintenant, de repérer, un peu plus en détail, les principales traces de l'imaginaire dans les pratiques éducatives.

- Au niveau du système éducatif. Stricto sensu, c'est l'école prolongée ou non par l'université, compte-tenu toutefois de l'influence propre de la cellule familiale. Plus largement entendu dans les temps modernes, c'est, aussi, l'éducation permanente et la formation professionnelle continue des adultes. On peut alors, légitimement se demander si l'école, appareil d'Etat, avec sa réglementation, son organisation, son administration propres, et, par conséquent sa philosophie implicite ou explicite, ne constitue pas un monde quasi-imaginaire, aussi coupé des réalités économiques et sociales qu'il est possible de le concevoir. On a parlé, à juste titre, de "mise à l'abri". Ce n'est pas un hasard. Ainsi Alain : "L'école est un lieu admirable. J'aime que les bruits extérieurs n'y entrent point. J'aime ces murs nus. Je n'approuve point qu'on y accroche des choses à regarder, même belles, car il faut que l'attention soit ramenée au travail. Que l'enfant lise, ou qu'il écrive ou qu'il calcule, cette action dénudée est son petit monde à lui qui doit suffire. Il n'y a qu'une chose qui importe pour toi, petit garçon, c'est ce que tu fais" (13). Le pédagogue Chateau, prolongeant cette pensée d'Alain, voulait aussi que l'école tourne le dos à la vie. A plus forte raison, lorsque le système scolaire s'alourdit et devient de plus en plus bureaucratique, au cours des dernières décennies, en tentant, ainsi, de pallier à ses multiples dysfonctionnements, le phénomène s'accroît jusqu'à prendre une tonalité kafkaïenne. Ce n'est, au fond, qu'un cas particulier d'une pathologie plus générale bien mise en évidence par l'école française de la sociologie des organisations. On tentera vainement de remédier à cet état de chose en mettant l'accent sur la professionnalisation et par la pratique de l'alternance. On aura beau multiplier les "stages" et les diverses formules d'application, l'école restera condamnée à la simulation parce que celle-ci constitue, nous allons y revenir, le ressort essentiel de toute pédagogie. Dans l'encombrement de connaissances, entassées comme selon un modèle géologique, la formation à la citoyenneté (14) et le développement personnel restent diaphanes. En dehors de quelques rares expériences, qui en ont pourtant établies la possibilité comme la pertinence, on évoque ou on invoque une formation continue des enseignants sans jamais l'instituer vraiment. De son côté, J. Guigou a pu dénoncer sans peine

l'artificialité de la "stagification" formule privilégiée des formateurs d'adultes. L'éducation permanente, l'éducation populaire et la formation professionnelle voulant remédier aux insuffisances des formations initiales scolaires et universitaires n'ont réussi qu'à les réitérer après quelques tentatives divergentes. Ces formes d'"habitus" ne sont nullement innocentes. On multiplie, ainsi, les recherches pour combattre l'inégalité en maintenant un système qui les perpétue. L'école républicaine est, en fait, destinée à produire des élites. Baudelot, Establet, Bourdieu, Passeron ont les uns et les autres mis en évidence cette constante de notre culture. L'école divise tout en prétendant rassembler. La reproduction l'emporte largement sur le progrès. Les analystes institutionnels ont confirmé, en les renouvelant, de telles analyses. Il y a, déjà, dans le système, dans son type d'organisation, sa hiérarchie, ses agencements, et les pratiques qu'ils réglementent, une idéologie, des modèles implicites. Aussi longtemps que les lignes de force institutionnelles ne seront pas décelées, mises à jour, elles obéreront clandestinement les pratiques et affecteront les résultats qui en sont attendus. Parallèlement, des analyses du même ordre ont établi, de façon également convaincante, les relations entre l'établissement psychiatrique et les soins thérapeutiques. L'imaginaire de l'institution s'y trouve également à l'oeuvre. Faut-il, pour autant parler d'un imaginaire spécifiquement éducatif ? Nous ne le croyons pas, c'est peut-être une facilité littéraire ou disciplinaire ou encore une attitude opératoire que de désigner ainsi un imaginaire culturel, un imaginaire politique, un imaginaire de l'organisation, etc, etc. Il ne nous semble pas légitime de cautionner cet usage dans une perspective plus générale. Par contre il faut maintenir la distinction de Castoriadis, entre l'imagination radicale et l'imaginaire social. Nous les retrouverons, en fait, à travers toutes les formes d'activités humaines individuelles et collectives. Mais, nous allons le voir, s'il n'y a pas d'imaginaire éducatif spécifique, hors l'hypothèse toujours possible d'une "réification", il y a possibilité d'un travail spécifiquement éducatif à partir des productions de l'imaginaire.

- Au niveau des situations éducatives.

D'une part, en ce qui concerne les méthodologies, nous venons de le dire, l'entreprise pédagogique privilégie, par la force des choses, la simulation. Ce choix, défini, le plus souvent, comme technique, alors qu'il s'agit, en fait, d'une option beaucoup plus fondamentale, se vérifie aussi bien dans le cadre des formations initiales, scolaires ou universitaires, que dans celui d'une formation continue des adultes. En amont ou en aval de la transmission pure et simple des connaissances, selon les démarches plus hypothético-déductives ou plus inductives, et avant de passer à un stade d'application sur le terrain, pour vérifier tout en les exerçant les acquis de l'apprentissage, on fait comme si, on simule la situation correspondant à l'apprentissage pour pouvoir en manipuler plus facilement les différentes variables. Il en va ainsi de l'apprentissage de la lecture ou de l'écriture, de la formation aux arts martiaux ou de la gestion des entreprises. Cette simulation est justement mise en jeu délibérée et contrôlée d'un imaginaire dont on attend des effets formateurs. Elle peut prendre des formes très diverses : les jeux éducatifs, avec des variantes plus sophistiquées : jeux économiques, jeux d'entreprises, "kriegspiel", à caractère combinatoire ; mais aussi, jeux de rôles, psychodrame (plus orientés vers l'exploration de l'imaginaire et la sensibilisation parfois à des fins thérapeutiques - que vers la formation proprement dite) ; la méthode des cas (15) (nous y reviendrons plus loin) etc. Ses résultats sont, du reste, loin d'être négligeables et il serait dommage de ne pas y recourir. Mais, bien entendu, cette méthode ne peut être employée seule et doit venir s'insérer et s'articuler dans un ensemble plus vaste, lui

même défini et orienté par un projet éducatif.

D'autre part, dans le vécu relationnel, compte-tenu des retombées précédentes, il est nécessaire de s'interroger également sur les implications libidinales et institutionnelles, des enseignants, des formateurs et, plus généralement des éducateurs. Les implications sont ce par quoi nous tenons à l'existence et, donc, à ce que nous faisons d'important pour nous réaliser. Ce qui les distingue de l'engagement, avec lequel on les a longtemps confondu, c'est, justement, leur ancrage dans l'imaginaire. Elles nous sont, de ce fait, toujours, plus ou moins opaques et ambiguës, si ce n'est tout à fait inconscientes et dépendent pour devenir effectivement interfaces entre le réel et l'imaginaire d'un travail spécifique d'élucidation. Il y a déjà plus de dix ans, D. Hameline entreprenait, en ce sens, l'analyse de l'intention d'instruire. (16) De son côté, B. Charlot soulignait la mystification pédagogique (17). Janine Filloux scrutait l'implicite du contrat pédagogique (18). Plus récemment encore, Jacques-André Bizet étudiait, dans ce sens, la fonction éducative, les pratiques des enseignants et leur formation professionnelle (19). Du côté de la formation des adultes, René Kaes, s'est, aussi attaché, dans une optique, tout à la fois, psychanalytique et psychosociologique, au destin des fantasmes et de leurs avatars, dans les conduites de formation (20). Michel Morin a écrit l'imaginaire dans la formation permanente (21) et, nous mêmes, avons tenté d'élucider la pratique de l'intervention (22). On pourrait faire des remarques analogues à propos des travailleurs sociaux et de nombreuses autres professions. Les bonnes intentions, les engagements explicites ne sont pas exempts de double-fonds. Au regard de telles analyses les traces de l'imaginaire redeviennent lisibles. Se vouer aux malheureux ou s'occuper des "handicapés", sans préjudice des effets positifs d'une telle "vocation", peut encore contenir le désir d'affirmation d'une supériorité ou d'une forme quelconque d'exercice d'un pouvoir. On sait depuis longtemps que le rêve de Pygmalion tient à l'ambition éducative. Le thème du "Golem" est tout aussi approprié. Combien d'éducateurs se veulent demiurges sans être très au clair de leurs péripéties narcissiques, ainsi que de leurs difficultés à trouver les chemins de leur propre autorisation ? Quelle part faut-il concéder au sado-masochisme ?

De leur côté, les implications libidinales et institutionnelles des élèves, des formés jouent un rôle considérable dans ce qui spécifie le plus le processus éducatif. C'est déjà vrai des diverses formes d'apprentissage comme de l'acquisition des connaissances théoriques exigeant un certain niveau de motivations pour permettre les efforts correspondants. Mais c'est encore beaucoup plus vrai des processus profonds qui intéressent le développement de la personne et la maturation affective. Nous l'avons vu, Lacan insistait déjà sur l'importance du jeu articulé des différentes instances dans l'émergence du sujet. Il faut encore y ajouter, dans une perspective d'analyse plus multiréférentielle, les éclairages propres à la dynamique des groupes et à l'analyse institutionnelle pour comprendre toute l'importance des processus informels, sociométriques, des "transferts" et "contre-transferts" de groupe, des phénomènes de "transversalité", des pulsions et des ré-pulsions ou autres manifestations d'une vie affective des groupes qui se jouent, toujours, à un niveau sous-jacent à la rationalité du système, à ses objectifs et à ses stratégies explicites. La fonction négatrice.

Mais, plus essentiellement encore, il nous faut, maintenant revenir à la notion de négation sur laquelle nous avons déjà insisté, dès notre approche liminaire de l'imagination. Cette capacité négatrice, ce pouvoir de l'esprit de dire non, est, sans

doute, caractéristique de l'homme. Toute science, toute philosophie mais, aussi, la plupart des inspirations artistiques y trouvent leur fondement. Dès la Bible, le thème de l'accès à l'arbre de science, péché originel, est le fruit d'une désobéissance. Dans la religion chrétienne, le diable est celui qui dit "non", qui refuse de s'agenouiller. Dans la mythologie Grecque, Ptolemée vole le feu aux dieux pour le donner aux hommes, etc. Plus généralement dans l'histoire, l'affirmation d'un progrès passe par le vécu, tantôt seulement imaginaire, mais souvent, aussi, réalisé et historique d'une transgression, parfois sanctionnée, de surcroît, par la mort (Socrate, Le Christ, Giordano Bruno). Il en va un peu de même pour le développement psychique de la personne. Les franchissements de seuils, les stades de développement, les mutations profondes peuvent être effectivement pensés en termes de rupture. Avant Lacan, Hegel montrait déjà que le moi se constitue par opposition au non-moi. La notion de conflit, avec la violence qui s'y associe souvent, est, ainsi, au coeur de tout devenir. L'imaginaire est, certainement, un lieu de dérivation, de représentation, de répétition (aux différents sens du terme) de ces conflits individuels, interindividuels, sociaux, qui se retrouveront dans l'expérience consciente réglementés sinon prohibés par la loi (et les différentes législations qui en sont les émanations positives). La question intéressante est alors de déterminer le type de négation mis en oeuvre par l'imaginaire et celui auquel il s'agit de parvenir pour une action efficace, adaptée au réel ou transformatrice de la réalité.

Nier c'est dire (affirmer) qu'une chose n'est pas vrai ou n'est pas (du tout). Cette définition, nous laisse entrevoir deux intentions très différentes : l'une qui porte sur la vérité d'un jugement, d'une proposition affectant une chose, un phénomène : contrairement à ce que vous dites, ceci n'est pas vrai, la lune n'est pas un fromage ; l'autre qui porte sur l'existence même (la réalité ?) de cette chose ou de ce phénomène : la lune n'existe pas. Nous avons l'expérience de ces deux formes d'attitudes mentales. Dans certains cas, nier c'est refuser l'évidence qui nous accable et nous dérange, supprimer, purement et simplement, ce que nous ne voulons pas reconnaître, et lui substituer, au besoin, une autre représentation. Ce peut être un parti-pris délibéré (le délinquant ou le criminel, impliqué dans une affaire judiciaire qui nie, envers et contre tout, parce qu'il n'a plus rien à gagner à avouer) ou l'effet d'un processus inconscient : ainsi la "scotomisation", la "surdité verbale" décrites par les psychanalystes ou la "délusion" mythomaniacque prêtée par les psychiatres du début du siècle aux "pithiatiques" (Janet). Dans d'autres cas, très différemment, la négation est, plutôt, dénégation. Nous reprenons ce terme parce que les juristes l'ont très longtemps employé dans un sens voisin de celui que nous voulons mettre en évidence et opposer au précédent. Dans les limites d'un procès, c'est, alors, la contestation d'un argument et l'emploi d'une forme de raisonnement pour apporter la démonstration du bien fondé d'une telle critique.

Nous dénommerons magique la première attitude et critique la seconde.

- la négation magique, nous semble caractériser, justement, le jeu propre de l'imaginaire qui n'est pas effectivement en relation dialectique avec les autres instances (réel, symbolique) qui lui sont idéalement corrélatives. Nous nous trouvons en deçà de la logique identitaire (normes des principes d'identité et de non contradiction aristotéliens). Cette forme de négation est, en fait, forclusion, exclusion. Elle vise tout simplement à supprimer ce qui s'oppose à elle pour lui substituer sa propre vision des choses. Elle s'affirme comme toute puissance, même si, dans la pratique, des limites seront concédées, assorties généralement d'interprétations justificatrices de type paranoïaque (un autre mage, un autre sorcier, des contre-sorts, etc.). En fait, il faudrait avec G. Bergez (23) distinguer entre la

magie des contes de fées (la "baguette magique") ou de la sorcellerie, et celle de l'alchimiste préluant davantage à la technique. La caractéristique essentielle nous semble résider dans la méconnaissance intentionnelle (ce qui ne veut pas dire volontaire et consciente) et intéressée de la réalité. Elle annule et anéantit ce qui la contrarie par un simple mouvement du désir. C'est pourquoi nous la trouverons principalement à l'oeuvre dans les processus inconscients, rêves, actes manqués mais tout autant, encore que d'une autre manière, dans l'idéologie. Elle est, finalement, plus soucieuse de justification que d'argumentation.

- La négation critique est fondamentalement argumentée. Elle obéit donc aux règles d'un système logique explicite. Dans la démarche dialectique, notamment, on commence par reconnaître et affirmer (thèse, position de l'universalité selon Hegel) ce qui va, dans le temps suivant, être contesté (antithèse, position de la particularité) la synthèse (position de la singularité) appelée par ce jeu de contradictions est, elle-même, le point de départ d'une nouvelle triade (24). Ce qui nous semble important, ici, c'est que dans le procès dialectique l'affirmation et la négation se trouvent simultanément posées et reconnues, à un moment donné, tandis que dans le cas précédent il y avait seulement substitution de l'une à l'autre. L'articulation convenable de l'imaginaire et du réel ne nous semble pouvoir se faire qu'à ces conditions. Elle passe évidemment par une acceptation douloureuse de la différence et de l'hétérogénéité, coïncidant avec le deuil de la toute puissance (25). De cette acceptation des limites naît, paradoxalement, la capacité d'autorisation du sujet.

Par rapport au champ que nous décrivons et explorons ici, la spécificité du travail éducatif, qui peut se retrouver dans les situations psychothérapeutiques, précisément quand les échecs éducatifs en ont fondé la nécessité, et de relier à la réalité ces composantes imaginaires de notre vécu, d'articuler ou de réarticuler les uns et les autres. Il s'agit de parvenir à une "maîtrise symbolique" (Bourdieu) d'un tel ensemble (sujet, autres, objets, monde extérieur, espace, temps, imaginaire, fantasmes, chimères, possible, faisable, etc, etc). Cela suppose un repérage au coeur de la complexité des investissements affectifs dont est continuellement surchargé le réel. Ce repérage, pour devenir explicite, doit toujours faire l'objet d'un travail critique. Il faut retrouver une forme de distanciation à partir d'un dispositif. C'est ce que nous entendons par travail à partir de et sur l'imaginaire, qui passe toujours par une mise à plat, une extériorisation dont la forme d'expression écrite, ou la discussion de groupe pouvant donner lieu à compte-rendus, nous semblent des exemples privilégiés (26). Le problème des sociétés modernes conférant aux médias une importance croissante, c'est qu'elles renforcent paradoxalement le caractère subi des bombardements d'information, le plus souvent sous forme d'images, dont nous sommes constamment les objets. L'information se fait ainsi au détriment de la communication. Le travail d'écriture reste le privilège des élites. Les spectacles nous emplissent et se discutent de moins en moins (matches sportifs, music-hall, jeux radiophoniques ou télévisés). Les commentaires sont plutôt attendus de critiques patentés. Les politiciens qui tendent à leur tour à devenir des "professionnels" du spectacle (Baudrillard) nous conditionnent également dans ce sens. "Laissez penser ceux qui pensent et laissez agir ceux qui ont les compétences requises" pourrait constituer leur profession de foi. Pour la construction du sujet, le modèle dominant contemporain semble s'orienter résolument vers l'option du "préfabriqué". Si l'intention éducative est autre que le consentement à un tel conformisme, elle doit s'inventer des outils adéquats.

Le travail à partir des données de l'imaginaire.

Quand les sciences humaines, aujourd'hui, redécouvrent l'intérêt de l'ethno-

méthodologie (Garfinkel), quand elles s'intéressent aux méthodes biographiques, aux histoires de vie, aux journaux de recherche, aux "journaux institutionnels", etc, etc, c'est, aussi, parce qu'elles y voient des moyens de "mise à plat", d'extériorisation critique, de distanciation et de repérage. Ce sont, justement, des dispositifs. Leur emploi est important, tout à la fois, par rapport à la sécheresse des approches positivistes, excluant toute prise en compte de la subjectivité, mais aussi par rapport aux méthodes cliniques tendant, en réaction, à privilégier les implications au risque de l'engluement. Le recours des formateurs à des situations de simulation faisant l'objet d'évaluations critiques (le psychodrame, les jeux de rôles, la méthode des cas, etc, etc) vise également de tels objectifs. Nous avons, ainsi, conçu, mis au point et expérimenté, durant les trois dernières décennies, une méthode de cas projectifs filmés, justement dans cette perspective. Une cinquantaine de "cas" a été réalisée, de la sorte, sous différentes formes : audio (magnétophone), vidéo (magnétoscope) ou film (16 mm). Il s'agit, toujours, de situations réelles à l'origine, transposées, jouées, sous forme de sketches, par des acteurs non professionnels, simplement entraînés à la pratique du psychodrame. Leur durée oscille entre dix et quarante minutes. Ils sont conçus pour être des documents inducteurs, pré-textes aux discussions, commentaires et échanges dont ils constituent l'amorce. Contrairement à la plupart des documents audiovisuels ou filmiques, ils ne se suffisent donc pas à eux-mêmes et restent ouverts au développement qu'ils ont pour fonction principale d'appeler. Le travail d'exploitation couvre environ une demi-journée. Après une première phase de reconstitution préconisée par l'animateur (l'objectif est de se mettre d'accord sur ce qu'on a perçu, vu ou entendu), une phase d'analyse occupera les deux tiers du temps alloué pour l'exercice. Une troisième et dernière phase, plus courte, a pour objet d'effectuer un recensement des solutions préconisées par le groupe à partir de l'analyse qui vient d'être faite. Ces cas ont été employés en situations psychothérapeutiques comme en formation d'adultes (formations d'enseignants ou de formateurs notamment), aussi bien que pour des formations initiales d'étudiants. Ils portent, tantôt, sur des relations en milieux administratifs, industriels, ou militaires, tantôt sur des relations parents-enfants, maître-élèves. Ils peuvent donner lieu au cours de l'analyse, ou ensuite, à des jeux de rôles destinés à les prolonger. Leur utilisation permet aux membres du groupe de se projeter eux-mêmes, avec leurs implications, leur expérience, dans la situation dont l'analyse leur est proposée. Du point de vue méthodologique, le cas apparaît comme un "objet intermédiaire" qui ne heurte pas de front les résistances liées aux implications les plus profondes. On discute sur un problème qui ne concerne pas immédiatement en apparence les gens présents mais qui se révèle progressivement, par le jeu des "projections", leur ressembler beaucoup plus qu'ils ne le pensaient au départ. On passe, ainsi, d'une "psychologie à la troisième personne" à une "psychologie à la première personne". C'est le rôle de l'animateur que d'orienter ce passage, au besoin. La situation de groupe constitue un "sas" réel-imaginaire, une sorte de situation potentielle, au sens de Winnicott, où les repérages nécessaires, avec toutes leurs conséquences au niveau de l'identité et de l'affirmation de soi, vont pouvoir s'opérer en relation avec l'exercice d'une fonction critique. Les résultats sont assez probants. Mais l'objet de cette présentation était d'apporter un exemple d'un dispositif, non de proposer une panacée. D'autres outils pouvant remplir les mêmes fonctions existent (27) ou sont concevables. Ils n'ont eux-mêmes de sens qu'à partir du projet et de la théorie éducatifs qui voudront effectivement les mettre en oeuvre.

On reste, alors, confondu devant les orientations ministérielles actuelles. Qu'il s'agisse du système scolaire-universitaire ou de la formation professionnelle

continue, l'imagination n'est certes pas au pouvoir! Nous ne reprendrons pas, ici, les analyses que nous avons publiées ailleurs (28) mais il faut bien convenir que la problématique que nous venons d'esquisser, comme, d'ailleurs, la plupart de celles qui traversent ce numéro-double de la revue *Pratiques de Formation-Analyses*, ont bien peu de chance de rencontrer un écho du côté des technocrates qui nous gèrent (29). L'éducation n'intéresse pas vraiment les "politiques". Sans doute parce qu'elle ne s'effectue qu'à une échelle de temps débordant largement les limites calendaires des échéances électorales (30). La médiocrité des projets éducatifs est, partout, flagrante. On ne sait pas très bien ce qu'on veut vraiment. Tel ministre semblait opter pour un pédagogisme tiède, ouvert aux influences rogériennes, encourageant la rénovation et les innovations (31). Son successeur, suivant résolument J.C Milner, s'affirme fondamentaliste et retient en priorité la transmission des connaissances. On redorera donc, dans cette perspective, le blason élitique de l'École Normale Supérieure. Dans un tel contexte, la pédagogie, toujours obstinément confondue avec l'éducation, n'est évidemment pas à l'honneur. On dénonce à qui mieux mieux ses désordres, ses errements, son laxisme, sa confusion, ses discours hypocrites et trompeurs. Les clameurs qui la poursuivent retrouvent, à l'occasion, les accents viscéraux que Debray-Ritzen réservait, pour sa part, à la psychanalyse (32). Le sérieux et la compétence des didacticiens des disciplines s'opposent, sans peine, à l'ecclésiastique superficiel des "Sciences de l'Éducation". Nous voici repartis pour une nouvelle querelle des anciens et des modernes! Tout se passe comme si on voulait définitivement conjurer les démons et les fantômes soixante huitards. Peu importe s'il faut, pour cela, jeter aux orties un certain nombre d'acquis, cependant loin d'être négligeables. On n'a pas encore compris que la formation initiale et la formation continue des adultes ne peuvent plus continuer d'être pensées séparément l'une de l'autre. Parallèlement, il est vrai, les slogans, les mots d'ordre politiques, se succèdent pour prôner la "nouvelle citoyenneté" ou "la modernisation". Mais comment compte-t-on y parvenir? Ces objectifs, pour se réaliser, supposent une profonde transformation des modes de penser, des logiques (logiques du tiers inclus, notamment) et, par conséquent, de nos "visions du monde", dont nous avons tenté de donner quelques aperçus dans les pages qui précèdent. L'enrichissement de la fonction critique, le développement d'une intelligence dialectique de la complexité, des contradictions, du conflit et la reconnaissance et l'acceptation des différences (statut scientifique ou non de l'hétérogénéité), à travers la transmission des connaissances nécessaires, mais, aussi, à travers des processus de maturation individuels et collectifs, débordant largement l'enseignement, l'instruction et l'apprentissage, sont les visées légitimes d'une éducation moderne. Il est navrant que la gauche ne se soit pas attachée plus explicitement à la poursuite et à la réalisation d'une telle ambition.

Aussi longtemps qu'on ne saura pas reconverter les potentialités et les ressources de l'imaginaire en imagination créatrice, à travers, notamment, la dynamique propre et la portée signifiante et vivifiante des projets, la magie fantasmagorique, indifférente à toute réalité, affirmera sa stérilité et ses compulsions de répétition comme autant de scansions de la pulsion de Mort. Dans nos sociétés, la prépondérance du rôle des idéologies dans la vie politique illustre dramatiquement (33).

J.Ardoino. (décembre 1984- janv 1985)
Sciences de l'éducation Paris VIII

(1) Tandis que l'adjectif imaginaire se rapporte aux activités de l'imagination comme

à leurs produits, le substantif imaginaire semble, plutôt, désigner un lieu, une place, un volume, un terrain, un ensemble (métaphores spatiales), figurés d'où procéderaient les structures et les contenus mis en scène par l'imagination. On pourrait encore y voir un mode de fonctionnement de la pensée. Mais dans presque tous les emplois l'imaginaire (substantif) est conçu comme subliminal, infra conscient. Henry Corbin créait, un peu dans le même sens, la notion d'"imaginal" pour désigner, chez les mystiques, une zone profonde de la psychée, non accessible à la conscience, perdue ou atrophiée, en quelque sorte, chez le commun des mortels, mais réactivée, réhabilitée dans les états mystiques, permettant, ainsi, d'atteindre à des formes de connaissance et de représentations autres. (cf : L'imagination créatrice dans le soufisme d'Ibn'Arabi., Flammarion, Paris, 1958).

(2) Cf les travaux de M.Mafesoli.

(3) Cf J.Lacan : Ecrits Seuil, Paris.

(4) Cf C.Castoriadis : L'institution imaginaire de la société Seuil, Paris, 1976 et "La logique des magmas et la question de l'autonomie" in Colloque de Cerisy, L'auto-organisation, de la physique au politique s/d de P.Dumouchel et J.P.Dupuy, Seuil, Paris, 1983.

(5) Conformément aux rapports supposés de Dieu et des hommes dans la plupart des théologies.

(6) Cf J.Ardoino : "Avertissement" in Actes du Colloque National 1983 de l'A.E.C.S.E. Sciences Anthro-po-sociales, Sciences de l'Education, AECSE, Paris, 1984.

(7) Au sens moderne du mot invention, radicalement différent de son sens étymologique, pratiquement synonyme de découverte (cf en Droit : l'invention d'un trésor ou d'une épave).

(8) En de nombreuses cultures, le rêve était, pendant longtemps un moyen de communiquer avec les Dieux. De même la Pythie, l'oracle, la clef des songes, les médiums, les devins, les mages. Ils sont les moyens (parfois les interprètes) permettant d'accéder à une autre vérité.

(9) Cf infra note de R. Barbier.

(10) C'est le vocabulaire de la "Nouvelle Alliance".

(11) La fausse conscience Editions de Minuit, Paris, 1962.

(12) Nous ne pouvons développer plus abondamment, dans le cadre de cet article, cette problématique déjà abordée ailleurs. Cf notamment Education et politique. Gauthier-Villars, Paris, 1977. Cf également E.Morin et J.Ardoino "L'anthropologie culturelle et la culturanalyse, propédeutique à tout traitement scientifique des pratiques des situations et des faits éducatifs" in Sciences anthroposociales Sciences de l'éducation, Actes du Colloque National 1983 de L'AECSE, Paris, 1984.

(13) Cf Alain Propos (I) Paris, Gallimard, 1969.

(14) Cf "L'école et l'université au carrefour de la professionnalisation et de la citoyenneté", Campus, SGEN-CFDT, n° 132, 25/09/1984.

(15) A partir de la pédagogie élaborée par la Business School de l'Université de Harvard (U.S.A.).

(16) Du savoir et des hommes, Gauthier-Villars, Paris, 1971.

(17) La mystification pédagogique, Payot, Paris, 1976.

(18) Du contrat pédagogique, Sciences de l'Education n° 8, Dunod, Paris, 1974.

(19) Thèse de doctorat de 3ème cycle, Paris VIII, Vincennes, Saint-Denis, 1984. (ronéo)

(20) Cf R.Kaes et al : Désir de former et formation du savoir, Inconscient et Culture, Dunod, Paris, 1976. Cf également, Fantasmés et formation.

(21) L'imaginaire dans l'éducation permanente, Gauthier-Villars, Paris, 1976. Cf

également J.Ardoino : "Le souffle au coeur" in Pratiques de Formation-Analyses. Numéro 1, mars 1981.

(22) Cf "L'imaginaire du changement ou le changement de l'imaginaire" in Gérard Mendel & al L'intervention institutionnelle, Payot, Paris, 1980.

(23) Pensée divergente, projection, pédagogie, Thèse de doctorat d'Etat en cours.

(24) Nous prenons ici l'exemple de la dialectique moderne post hégélienne. Les conceptions de Lupasco sont également très intéressantes. Dans la dialectique platonicienne, "dialectique à deux termes" dont parle R. Barthes, en précisant que c'est celle de la psychanalyse également, les positions restent beaucoup plus ambiguës. Le rôle de la médiation n'est pas clairement défini. (25) Notons au passage succinctement que les nombres négatifs de l'algèbre ou les polarités négatives et positives de l'électricité ne sont concevables qu'à l'intérieur d'ensembles homogènes, (tout comme le négatif et le positif d'une photographie). Il ne s'y trouve pas place pour la contradiction, tout au plus des "tensions" peuvent être figurées (cf A de Peretti). L'emploi des notions de négation et de négativité requiert une attention à ces glissements de sens toujours possibles. Eadem ratio contrariorum.

(26) La référence privilégiée à l'écriture que nous faisons, ici, peut surprendre. Quelques commentaires sont alors nécessaires. Nous voulons dire que dans l'état actuel de notre culture et de nos moyens, une démarche critique ne peut éviter de recourir, à un moment ou à un autre, à une formulation écrite, ou à des équivalents, (autres formes d'écriture documentaire), susceptibles de conservation et de transmission. On a recensé, à travers l'histoire, les inconvénients propres à la tradition seulement orale. Quant à l'audio-visuel des temps modernes, qui donne naissance finalement à d'autres formes d'écriture, il passe également en amont ou en aval, pour sa conception, sa fabrication ou les commentaires qu'il suscite, par l'écriture traditionnelle. De même, le débat ou la discussion de groupe peuvent toujours s'assortir de comptes-rendus ou d'enregistrements. Bien entendu, des "analyseurs" peuvent prendre des formes beaucoup plus symboliques et seulement allusives. Ils seront alors inducteurs du travail critique proprement dit qui souscrira lui-même, dans la majeure partie des cas, aux conditions générales que nous venons de rappeler. Ce qu'il est important de comprendre, c'est que l'écriture est déjà une forme de dispositif critique.

(27) Cf "Réflexions sur le psychodrame en tant que situation cruciale" in Bulletin de Psychologie, numéro spécial, 285, Paris, 1969-1970.

(28) Cf "Une faute politique majeure : le mépris de l'éducation" in Ecole et Socialisme, numéro 18, mars 1981. "Inquiétudes", Le Clebs, Kyoto (Japon), novembre 1981. "L'éducation minuscule ou la pédagogie à fond perdu" in 3ème Millénaire, numéro 11, nov 1983. "Pédagogie de projets ou projet éducatif?" in Pour, numéro 94, mars avril 1984. "Pas de réforme sans projet éducatif" in Politique aujourd'hui, NS numéro 7, nov-déc 1984. "L'initiation à la complexité à travers l'apprentissage des langues", Communication au colloque de Cerisy : Le Citoyen de demain et les langues. Aout 1984. A paraître en 1985.

(29) J'ai écrit il y a quelques années Education et Politique, il faudrait écrire, aujourd'hui "Politique sans Education" ou "Education sans Politique". J'ai du, ainsi apprendre, avec peine et humilité, bien tardivement d'ailleurs, qu'il n'y a plus, actuellement, de pensée socialiste de l'éducation, sinon quelques poncifs délabrés. Ce ne sont pas non plus les spécialistes d'une pédagogie surannée, hâtivement rebaptisée éducation, sans trop bien savoir pourquoi, qui en feront de longtemps la théorie. Vivent donc, pour tromper cette attente, les traditions pures et dures de l'instruction publique, les élites républicaines, matinales de modernisation et

de révolution morale, tout cela préluant à d'autres gadgets qui ne sauraient tarder. Faut de mieux, les formateurs d'adultes suivront.

(30) On prête à un sage chinois du VII^{ème} siècle avant Jésus Christ cet aphorisme : "Si tu as des projets d'une année, sème des graines. Si tu as des projets pour un siècle, alors éduque le peuple." Cité par Mohamed Lahbabi in L'avenir de la jeunesse marocaine à l'horizon des années 80. Maison des Publications Marocaines. Casablanca, 1971.

(31) Gabriel Langouet montre avec pertinence qu'il ne suffit pas d'innover dans un contexte chargé d'idéologies in Suffit-il d'innover ?. pédagogies d'aujourd'hui. PUF. Paris, 1985.

(32) Pour J.C Milner, De l'école, (Seuil, Paris, 1984), la pédagogie, une certaine pédagogie fait justement obstacle au bon ordre de la transmission des connaissances. Il n'est pas le seul. "Finalement le 'pédagogisme' s'est souvent enveloppé, notamment dans la gauche française,, ses partis, ses syndicats, sa presse, d'un discours moralisant sur l'acte éducatif, les rapports maître-élève, la vie sociale, l'ouverture sur la rue ou l'usine, mettant la connaissance et l'effort au dernier rang. Ce discours oppressif, contenant certes bien des idées justes, mais assez semblable à une langue de bois est devenu une arme de guerre contre la compétence..." (Laurent Schwartz). "Rapprocher l'école de la vie, l'ouvrir au monde : qu'est ce que cela veut dire ? Que la spontanéité vaut mieux que le travail, l'imprégnation que l'étude méthodique, les comportements, attitudes et gestes que les connaissances, le groupe convivial que la culture personnelle, le conformisme à la fois collectif et anarchique que la réflexion." (Jacques Muglioni, Inspecteur Général de l'instruction publique) in page 2 Commentaires du Monde du 18-12-1984. Dans la même page les "réponses à Bernard Charlot" sont également riches, et hautes en couleurs. On s'y traite allégrement de paleo-gauchiste, etc. On a l'impression de relire le québécois Lucien Morin :Les charlatans de la nouvelle pédagogie. PUF, Paris, 1973. Francis Imbert est le seul, à notre connaissance, parmi les spécialistes de l'éducation, (ce qui en dit long sur les ressources critiques disponibles en de tels milieux) à s'opposer avec force et pertinence à ce néo-pédagogisme consternant. Dans un article paru dans Raison présente, numéros 73 et 74, janv 1985,"Faut-il choisir entre l'instruction et l'éducation" (le titre primitif, avant modification éditoriale, était : Du simple et du complexe dans le champ éducatif) il entreprend l'analyse, d'Avanzini à Milner, de la régression que nous connaissons actuellement pour en déchiffrer les productions imaginaires. Cf, parallèlement, la plaquette éditée par l'Association des Enseignants et Chercheurs en Sciences de l'Education : "Les sciences de l'éducation, enjeux et finalités".

(33) Cf, supra, Editorial.